

# L'affaire des chapeaux à JJR en 1962 : ultime révélation

Nguyễn Thành Khương

**C'** était durant l'année scolaire 1961-62 où je ramais en Sciences-Ex en vue du bac du même nom. Une dernière année en pratique car si j'échouais, je n'aurais pas droit au redoublement : ce n'était pas dans les mœurs à JJR. Il me resterait à tenter le diplôme vietnamien - diplôme au demeurant aussi convoité mais qui couronnerait plutôt bizarrement un cursus scolaire d'éducation française - ou à me ré-inscrire au baccalauréat français, sans le précieux aval du seul lycée de garçons de Saigon qui fût rattaché à l'Académie de Rennes, en Bretagne en France.

Cette interdiction de redoubler mais aussi la perte du précieux label donnaient aux élèves de JJR une juste réputation de sagesse : ils évitaient, se retenaient, se défendaient même à partir d'une certaine violence prévisible, verbale ou physique, de s'expliquer à l'intérieur des murs du lycée; et personne n'irait pousser l'insolence quelque peu juvénile d'aller fumer dans les vécés. Ou de chahuter telle professeur de Sciences Naturelles aux formes pleines et aimables ou tel autre de Mathématiques très sportif qui nous défiait sans cesse à bicyclette, en courses ou en acrobaties. Je regrette, il n'y avait aucun Cercle de poètes disparus à JJR.

Toute la discipline du lycée - et du collège y attendant - dans les deux cours de récré et à l'intérieur des salles de classe, était tenue par un seul homme; elle était appréciée, évaluée, et finalement sanctionnée, par une même main de fer qui ne portait pas de gants. L'individu

avait une apparence bien banale; il était aussi petit de taille mais sa silhouette trapue et légèrement voûtée se distinguait au loin. Au besoin, elle était accentuée par une tête jetée en avant par une forte myopie, dont les épaisses lunettes en écaille de tortue imprimaient au regard un éclair de puissance immédiatement offensive. Toujours immobile et dissimulé dans la foule d'élèves ou à l'angle d'un mur, il rôdait sans bruit, chaussé de souliers à épaisses semelles en crêpe de caoutchouc - une spécialité des cordonniers de la rue Lê Loi. Il n'était pas loquace, pointant seulement l'index, geste bientôt suivi d'un claquement de doigts pour situer l'interpellé : "Hep!" puis, dressant les quatre doigts de la même main : "Vous, là-bas, venez ici!", arrêtant net l'infortuné, vérifiant son nom et sa classe et enfin lui signifiant son incorrection ainsi que sa certitude de recevoir aussitôt la sentence écrite de quatre heures de retenue, basiques au demeurant, à faire contresigner illico par le parent, ou le tuteur responsable.

Il s'appelait Giuntini, et était surveillant général à JJR. Depuis quand? Personne ne le savait ni ne s'en souciait. On savait vaguement qu'il habitait avec sa famille - une discrète épouse et trois enfants qu'on ne voyait jamais en classe - un appartement à l'intérieur du lycée. On supposait qu'il était originaire de Corse, appelée aussi, paraît-il, Ile de Beauté. Il dégageait de cet homme une autorité naturelle: nul n'avait vu quelqu'un lui résister physiquement, ou échanger un argument de logique quelconque avec lui, même parmi les professeurs, qui l'évitaient soigneusement; nul n'avait vu

un élève soutenir son regard de sniper, même parmi les plus vieux du lycée et les plus costauds. Pas aimé, mal apprécié, il avait reçu beaucoup de surnoms et de sobriquets: le Bossu, la Taupe, Coca-Cola (à cause des deux fonds de bouteille lui servant de lunettes), le Fantôme du Bengale (à cause de ses apparitions intempestives dans les couloirs bordant les classes, faisant doubler la punition de l'élève déjà mis à la porte par son professeur), le Serpent à lunettes, le Sous-marin... parmi les plus spirituels. Et en deux langues.

Au départ c'était un simple jeu de chapeaux. On était en avril, le soleil déjà haut dans le ciel dardait durement ses rayons sur nos têtes noires faisant dégager une odeur de brûlé douceâtre à nos cheveux, qui étaient disciplinés parfois par de la brillantine. Nous venions au lycée à vélo, suant à profusion du front et des tempes, nantis de couvre-chefs bigarrés: chapeaux en feutre mou, bérets basques, casquettes à visière de tennismen, mouchoirs (douteux) noués aux quatre coins... que personnellement je trouvais peu conformes à l'esthétisme que nous devrions, nous adolescents accomplis et bientôt adultes étudiants, présenter à nos jeunes condisciples du collège et à nos camarades du lycée Marie-Curie à peine cent mètres plus loin. Je nous proposai aussitôt des chapeaux de paille de bonne facture locale qui étaient légers, aérés et bien plus adaptés au souffle de nos coursiers de chrome et d'aluminium. Peu à peu nous étions une vingtaine d'élèves - la moitié de la classe de Sciences Ex. - à venir au lycée, non sans avoir tournoyé auparavant dans les petites rues autour du lycée Marie-Curie, portant ostensiblement sur la tête le même chapeau à larges bords, en paille naturelle tressée, et traversant nonchalamment, tels Buck John et Hopalong Cassidy, toute la grande cour jusqu'à notre salle de classe (située à deux pas de celles de Travaux pratiques de Sciences Naturelles -- Bonjour, l'homme squelette! -- et de

Physique-Chimie -- Bonjour, Monsieur Dabrowski!).

Nous portions notre chapeau également à chaque récréation, fût-elle de cinq ou de dix minutes, assis ou debout en groupes à discuter passionnément des choses de la vie. Devant les juniors du collège qui se déplaçaient jusqu'à notre petit préau pour admirer, bouches bées et yeux ronds, nos chapeaux dont les bords étaient artistiquement pliés ou tordus, manière cow-boy texan ou paysan mexicain, style bandit d'*O' Cangaceiro* ou chercheur d'uranium australien. Ignorant superbement l'inquiétude amusée de nos professeurs, très fiers et très dignes dans notre humble façon de tenir notre chapeau devant la poitrine quand nous rentrions dans notre salle de classe, saluant respectueusement notre maître en philosophie, grand admirateur d'Henri Bergson ("le Temps et la Mémoire sont les principaux personnages du drame de la vie"), le professeur le plus zen de tout le lycée, M. Bourbonneux, le seul à jubiler ouvertement du spectacle.

Passèrent deux bonnes semaines, puis un matin en fin de récré tomba l'épée de Damoclès: à la porte de la classe de philosophie, le Sous-marin était là en surface, et devant M. Bourbonneux redevenu Sage taoïste méditant face à un mur, il stoppa tous ceux qui tenaient un chapeau de paille à la main, les rangea en file indienne et les fit marcher jusqu'à son bureau. Là, il fit déposer tous les chapeaux sur trois chaises, puis renvoya en classe, sans punition ni autre retenue du dimanche, tous les élèves sauf un (moi-même). Pourquoi cette (relative) clémence? On ne le saurait jamais. Quant à moi, je ne serais libéré qu'à la récréation suivante, sans autre sanction que mon chapeau à la main, et pas sur la tête, après une heure passée à un coin de son bureau - avais-je raconté à mes petits copains ébahis et à un Bourbonneux dubitatif - assis dans le propre fauteuil du Cobra en compagnie d'un bouquin de math qu'il

m'avait prêté. Du jamais vu! Des camarades se sentant dans un état de droit émirent l'idée d'aller récupérer leur chapeau. Mais personne n'exécuta ce mouvement, pensant fort justement qu'on ne descendrait pas deux fois impunément du dos du tigre.

Finis les chapeaux, l'envie nous avait passé; quelques-uns continuèrent tout de même à venir au lycée portant un

chapeau de paille, sans ostentation ni fausse modestie, mais avec discrétion et courage. Et ni personne ni le surgé n'en firent la remarque: la guerre du tchador n'eut pas lieu à JJR.

L'année scolaire terminée, le bac en poche, je quittais définitivement le lycée.

Montpellier, année de grâce 2002

*J'avoue aujourd'hui à tous mes condisciples de Sc. Ex.. de 1962 que j'avais des relations privilégiées avec M. Giuntini - des relations chaudement amicales, j'entends - depuis la classe de seconde. Depuis le jour où, à Saigon dans un hall d'exposition-vente de mon oncle Thanh Lê, maître-laqueur à Thu-Dâu-Môt, je fus mis par hasard en présence de toute la famille Giuntini. Et pendant une bonne heure, à bâtons rompus, nous avons devisé sur l'art délicat de la laque vietnamienne, de ses gravures et ses incrustations de nacre, d'ivoire et de coquille d'œuf: notre redoutable et implacable surveillant général avait une touchante âme d'artiste, et se sentait particulièrement tout petit devant un clair-obscur vermeil de trois poissons rouges virevoltant parmi les algues fragiles, dans l'eau tranquille et claire d'une rizièrre inondée.*

Nguyễn Thành Khương  
knguyenthanh@free.fr

Promo 62 – Montpellier, France

